

Gilles Malvaux

GLOIRE DE DIEU ET GLOIRE DES ARMES
DANS L'HISTOIRE DE FRANCE

Longtemps l'histoire de France a été considérée comme une *histoire-bataille*. Si depuis plusieurs décennies l'expression – tout comme la démarche intellectuelle associée – n'est plus de mode, il n'en reste pas moins que notre géographie, nos noms de rue ou encore nos musées sont là pour rappeler que la France a été faite « à coups d'épée », selon une expression connue. La bataille occupe en effet une place essentielle, si ce n'est la première, dans notre histoire et l'imaginaire qui en découle. Elle appartient autant au récit qu'au roman national. Malgré l'essor de nouvelles écoles historiques plus « englobantes » après-guerre où l'évènement devient secondaire au profit de la longue durée, cette vision reste d'actualité ne serait-ce que par les disputes qu'elle suscite sur la manière d'enseigner l'histoire de France aux écoliers. Et puis, exemple caractéristique, Gallimard offre toujours à ses lecteurs la collection des *Journées qui ont fait la France*. Parmi ces journées, des victoires et des défaites. Or la désuétude de l'expression ne doit pas faire oublier un élément fondamental lié au principe même de la bataille, et plus généralement de l'évènement historique : c'est celui de la *gloire*.

La *Chanson de Roland* nous montre que le chevalier combattait pour la gloire de Dieu. Corneille et Racine louaient la gloire des armes du roi. La *Marseillaise* ne connaît que la gloire du citoyen. Parce que la gloire des armes est aussi vieille que la guerre, son histoire accompagne celle de la France. De ce point de vue, histoire de la gloire et histoire de France ne font qu'une. Toutes deux ont en effet en commun un rapport extrêmement fort. C'est l'État. On sait que ce dernier est apparu très tôt sur notre sol, faisant de Paris le moteur de l'histoire de France. À partir de Charles VII, la prise de la capitale signifie systématiquement la chute du

pouvoir. C'est à partir de Paris que l'Etat s'affirme et rayonne. La gloire des armes lui est essentielle. C'est d'ailleurs grâce à lui que la gloire *guerrière* atteindra l'âge de raison en devenant gloire *militaire*. Fondamentalement liée à l'État et à la construction de la nation, la gloire des armes est la gloire de *l'action au service d'une idée ou d'une politique*. Témoin plastique qui s'adapte à l'évolution des idées et de la société au fil des siècles, l'histoire de la gloire est donc celle de sa nature *politique*.

LA GLOIRE DE DIEU ET LA GLOIRE DES ARMES. UNE HIÉRARCHIE BIEN ÉTABLIE

La gloire a d'abord été rendue à Dieu avant qu'elle ne soit partagée avec César, puis, plus tard, avec ses centurions et légionnaires. L'Europe, avant d'être politique, s'est appelée Chrétienté. Sur l'étendard des Templiers figurait *Ne donne pas à nous Seigneur, ne donne pas à nous la gloire, mais à ton nom*. C'est le *non nobis* des psaumes. Lorsque Godefroy de Bouillon s'empara de la ville sainte, il refusa d'être appelé roi de Jérusalem et prit le titre volontairement modeste d'*avoué du Saint Sépulcre*. Il ne voulait pas recevoir une couronne de roi là où Jésus-Christ reçut une couronne d'épines. De la même manière, lorsque les Français furent vaincus à Azincourt, Henry V déclarait par la voix de Shakespeare « que la peine de mort soit proclamée dans notre armée contre quiconque se vantera de cette victoire et retirera à Dieu une gloire qui est à lui seul¹ ».

Il ne s'agit pas de développer ici la notion judéo-chrétienne de « gloire », mais d'en rappeler le lien, originel et fondamental, avec Dieu. La gloire est à lui seul. Ni visible, ni mesurable, c'est en elle qu'il se manifeste. Le terme se retrouve dans la liturgie et la prière; la doxologie est littéralement une *parole de gloire*. Il se trouve aussi dans l'architecture. Ainsi de la *poutre de gloire* traversant la nef de l'église et décorée d'un Christ ou d'une Croix. Le temps des cathédrales est celui du style gothique où la gloire de Dieu était à chercher dans la hauteur et la lumière. Ce style, connu des contemporains sous le nom d'« œuvre française » sera ainsi *rayonnant* puis *flamboyant*...

Mais le temps des cathédrales fut aussi celui de la réaffirmation du spirituel sur le temporel. Loin est le temps où les Mérovingiens se

1 *Œuvres complètes de W. Shakespeare, tome XII La Patrie, Henry V*. François-Victor Hugo (trad.), Paris, librairie Pagnerre, 1873.

faisaient appeler *Votre gloire*. Le prestige revient à l'évêque ayant la plus belle cathédrale. Le roi n'est pas seulement le premier gentilhomme du royaume, il est aussi l'oïnt du Seigneur qui touche les écrouelles. Pour le chevalier, l'usage de la force fait l'objet d'un serment sur l'Évangile. Il est donc naturel que la gloire revienne à Dieu, jusque sur le champ de bataille. Procédons à une rapide observation de forme avant d'aborder le fond de la question.

LA « GLOIRE » EN TANT QUE MOT :
POUR DIEU OU POUR LES HOMMES ?

Arrêtons-nous d'abord au mot. « Gloire », « louange », « renommée », « honneur » ... parmi tous les qualificatifs concourant à exprimer le sens de la *gloire*, c'est bien ce dernier qui, en lui-même, est préférentiellement réservé à Dieu. Furetière, dans son dictionnaire paru dans la deuxième moitié du XVII^e siècle (quatre ans avant le premier dictionnaire de l'Académie française) l'explique sans ambages, quand il distingue la gloire de la louange. La distinction est claire et nette : la gloire pour Dieu, la louange pour les hommes. Cette nuance est évidemment conceptuelle car les contre-exemples existent, ne serait-ce que le *sic transit gloria mundi*. Mais il faut tout de même remarquer que la théorie se vérifie dans la Chanson de Roland. Première œuvre littéraire française qui voit le poète chanter la gloire du chevalier, cette chanson de geste illustre la distinction entre la gloire, la vraie, celle due à Dieu, et la gloire des armes, celle du monde qui passe. Elle est un bon témoin car elle célèbre la prouesse sous le regard permanent de Dieu. La gloire y est évidente et nourrit l'imaginaire de la guerre (des siècles plus tard le maréchal Lannes sera surnommé le Roland de la Grande Armée); mais toute évidente qu'elle soit, cette « gloire » varie quand même en fonction de sa destination. La distinction se voit en comparant les traductions modernes où le sens des nombreux termes « gloire » diffère de celui des versions authentiques en vieux français, où les « gloria/glorius » sont beaucoup moins nombreux. Dans ces dernières, *glorius* est réservé à Dieu et à ses saints, alors que *los*, dérivé de *laudes*, se rapproche davantage de « louange » et sera traduit plus tard par « gloire ». La distinction se retrouve encore dans la *Philippide* de Guillaume le Breton écrite au XIII^e siècle pour rappeler le glorieux souvenir de Bouvines...

LE TE DEUM

Au-delà des mots, la gloire sur le champ de bataille appartient à Dieu car c'est en lui que la victoire trouve sa justification. A Bouvines, le chapelain de Philippe Auguste entonnait le *Benedictus Dominus Deus meus*. L'ordre de la Jarretièrre le rappelle: *Dieu et mon droit*. Jeanne d'Arc confondait ses juges en leur rappelant cette vérité fondamentale: « les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire ». Comment ne pas voir une faveur du Ciel lorsque le terrain est nôtre? Et surtout comment ne pas rendre grâce à Dieu de la victoire obtenue? Reprenons la lecture d'*Henry V*. Juste après la victoire, le roi d'Angleterre donne ses premiers ordres: « Observons tous les rites sacrés; qu'il soit chanté un *Non nobis* et un *Te Deum* ».

Le *Te Deum* illustre la prééminence de la gloire de Dieu sur la gloire des armes car Dieu sanctionne le bon droit. Cet hymne chrétien datant des premiers siècles et devenant, à une époque indéterminée, un rite destiné à remercier Dieu pour un heureux évènement – victoire, naissance du Dauphin, guérison royale – est intimement lié à l'histoire de l'Armée. Le nombre incalculable de *Te Deum* chantés en France suffirait à montrer que c'est la fille ainée de l'Église qui fut faite à coups d'épée. Damiette prise, saint Louis « envia querre le legat et touz les prelas de l'ost, et chanta l'en hautement *Te Deum Laudamus* » raconte Joinville. La journée du 7 mai 1429 avait été heureuse pour les Français à Orléans. Le fort des Tourelles avait été repris et vingt-quatre heures plus tard les Anglais lèveront le siège, « pour quoy tout le clergé et peuple d'Orléans chantèrent moult dévotement *Te Deum laudamus*, et firent sonner toutes les cloches de la cité [...] »¹ rapporte la chronique. Sous Louis XIV, le maréchal de Luxembourg avait été surnommé le *tapissier de Notre-Dame*. Les nombreux drapeaux qu'il avait pris à l'ennemi étaient destinés à orner Notre-Dame; c'est lors des *Te Deum* qu'ils étaient remis. Deux cents ans plus tard, les quarante-cinq drapeaux pris à l'ennemi sur le champ de bataille d'Austerlitz étaient expédiés par Napoléon à Notre-Dame pour qu'un *Te Deum* y soit chanté tous les 2 décembre.

Le *Te Deum* a disparu sans bruit et pourtant sa longévité est remarquable. On se le représente très bien appartenant à la lointaine époque de Jeanne d'Arc ou de Louis XIV alors qu'en réalité il était encore chanté du temps de

1 *Journal du siège d'Orléans*, P. CHARPENTIER – C. CUISSARD, Orléans, Herluison, 1896, p. 88.

nos grands-parents. Le 9 août 1944 un *Te Deum* avait lieu dans l'église de la Chapelle Saint Aubin, petit village de la Sarthe qui venait tout juste d'être libéré par la 2^e DB. Leclerc était présent, et une plaque apposée sur le mur de l'église en rappelle le souvenir. C'était le premier *Te Deum* sur ce coin de la France libérée. Beaucoup d'autres allaient suivre. Le 26 août 1944, au lendemain de la libération de Paris, eut lieu un *Magnificat* solennel à Notre-Dame où « selon une tradition séculaire les Français [...] rendent grâces de leur victoire au 'Seigneur Dieu des armées' » raconte l'amiral Philippe de Gaulle, alors enseigne de vaisseau au Régiment Blindé des Fusiliers-Marins de la 2^e DB. Marseille libérée, un *Te Deum* est chanté à Notre-Dame de la Garde le 30 août 1944, avec les drapeaux de la division Monsabert disposés autour de l'autel. Le 1^{er} décembre 1944, *Te Deum* dans la cathédrale Saint Christophe de Belfort, en présence du général de Lattre, cinq jours après la libération de la ville. Un autre *Te Deum* sera chanté à Strasbourg le 11 février 1945 en présence du général de Gaulle, et le 13 mai 1945, juste après la victoire, un *Te Deum* sera encore célébré à Stuttgart, une des grandes villes allemandes occupée par l'armée française.

UNE PROGRESSIVE SÉCULARISATION

La distinction entre gloire de Dieu et gloire des armes va cependant aller en s'affaiblissant car l'une va peu à peu hériter des prérogatives de l'autre. Il faut bien admettre que le cousinage des termes relatifs à la « gloire » est facilement incestueux et, concernant le mot en lui-même, la différence de nature entre « gloire » et « louange » va progressivement devenir une différence de degré. Lorsque, Furetière écrit son dictionnaire, la différence n'est plus que de degré dans l'acception courante. La première édition du dictionnaire de l'Académie française, contemporaine de celle de Furetière, explique d'ailleurs que la gloire est l'honneur ou la louange qui procède du mérite d'une personne. La gloire de Dieu est toujours citée mais il n'y a plus de différence de nature. Quant à *L'Encyclopédie*, elle dira un siècle plus tard « [qu'] on a osé dire la gloire de Dieu [...] ce n'est pas que l'Être suprême puisse avoir de la gloire, mais les hommes n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés ».

La *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *chant de la 2^e DB*, etc: les chants militaires connaissent bien la gloire, le mot. La sécularisation de cette

dernière s’y manifeste avec évidence car très peu font référence à la gloire de Dieu. Mais rappelons-nous qu’à Coëtquidan on aime dire que « la gloire un jour descendit du Ciel ». Même si la sécularisation ne s’est pas faite en un jour, cette jolie parabole s’applique en particulier à ce genre de répertoire. Historiquement, les premiers chants militaires évoquaient la gloire dans son sens religieux. Ainsi du *Psaume des batailles* que les troupes protestantes entonnaient en marchant au combat, pendant les guerres de Religion. Acception logique, puisqu’un tel usage était déterminé par une cause qui affichait un retour authentique à la foi. Ainsi des Chouans qui défendaient la foi et la monarchie contre l’impiété et la Révolution en chantant « nous n’avons qu’une gloire au monde, c’est la victoire du Seigneur » (*Les Bleus sont là*).

Dans une certaine mesure, le *Te Deum* se sécularise lui aussi. On pourrait voir l’esprit mordant d’un Voltaire dans ce mot de la reine de France Marie Leczinska, apprenant la mort du très protestant maréchal de France Maurice de Saxe : « Quel dommage que nous ne puissions pas dire un *De profundis* pour qui nous a fait chanter tant de *Te Deum* ».

Il va survivre à la Révolution. La coutume était trop ancrée dans les mœurs militaires pour abandonner cette manifestation solennelle et grandiose dédiée à la gloire de l’armée. La piété originelle s’efface pour laisser la place à une pratique traditionnelle. On le perçoit bien dans ces propos de Bonaparte juste après la victoire de Marengo : « Aujourd’hui, malgré ce qu’en pourront dire nos athées de Paris, je vais en grande cérémonie au *Te Deum* que l’on chante à la métropole de Milan... J’espère que le peuple français sera content de son armée. »¹

Tradition si forte qu’en dépit de son caractère religieux, le *Te Deum* s’accommode même de la séparation des églises et de l’État. Le 16 novembre 1918, le *Te Deum* de la Victoire est chanté à Notre-Dame. Clémenceau refuse que le gouvernement y participe... mais les présidents de la République (Poincaré) et de la Chambre des députés (Deschanel) conviennent tout de même de se faire représenter par leurs femmes. Sa valeur symbolique liée au *Dieu des armées* demeure profonde : le 19 mai 1940 le gouvernement Reynaud se rendait à Notre-Dame pour invoquer la protection divine. Coiffé de sa mitre et crosse en main, devant Reynaud, Daladier, Baudoin et d’autres ministres, Mgr Beussart demandait en chaire la victoire à Dieu et invoquait les saints de France pour que la

1 André CASTELOT, *Bonaparte*, Perrin, 1967, p. 526.

France et ses alliés puissent venir « chanter dans ce temple national le *Te Deum* de la victoire »¹. Il sera effectivement chanté, mais cinq ans plus tard. Le 9 mai 1945 avait lieu le *Te Deum* de la victoire à Notre Dame. Le général de Gaulle était présent. Comme il le dit lui-même, il était à la place que la tradition lui avait assignée, « envahi des mêmes sentiments qui avaient exalté nos pères chaque fois que la gloire couronnait la patrie ».

TE DEUM ET ÉTAT

Tous ces exemples témoignent de la longue existence du *Te Deum* en France, très ancien rite chrétien et guerrier devenant progressivement une tradition militaire imprégnée de son héritage catholique. Comment en expliquer la longévité ? De Damiette et Orléans au Moyen-Âge jusqu'à Notre Dame au xx^e siècle, il faut prendre en compte un facteur essentiel dans l'histoire de France : l'État. La gloire du Dieu des batailles se sécularise dans le sens où elle accompagne aussi la construction de l'État. Le *Te Deum* devient un moyen d'asseoir son prestige et de légitimer sa puissance. Il est indissociable de l'État. Un décret de Napoléon illustre l'autonomisation de la gloire militaire vis-à-vis de la gloire de Dieu. La conception politique que l'Empereur se fait du catholicisme saute aux yeux dans le décret du 19 février 1806 concernant « la fête de Saint Napoléon et celle du rétablissement de la religion catholique en France ». Deux *Te Deum* officiels sont alors institués au calendrier. Avec le premier, la politique sert la religion : un *Te Deum* doit avoir lieu chaque 15 août, jour de l'Assomption... et de la Saint Napoléon. Avec le deuxième, la religion catholique passe au second plan et sert la politique, c'est-à-dire la gloire militaire :

« La fête de l'anniversaire de notre couronnement et celle de la bataille d'Austerlitz seront célébrées le premier dimanche du mois de décembre, dans toute l'étendue de l'Empire.

Les autorités, civiles et judiciaires, y assisteront.

Il sera prononcé dans les églises, dans les temples, et par un ministre du culte, un discours sur la gloire des armées françaises, et sur l'étendue du devoir imposé à chaque citoyen de consacrer sa vie à son prince et à la patrie. Après ce discours, un *Te Deum* sera chanté en action de grâces. »

1 Article de P. LESOURD, *Le Figaro* du 20 mai 1940.

Ces *Te Deum* sont chantés dans toute la France, pas seulement sur le champ de bataille ou à Notre-Dame, afin que tous les Français les entendent. Mais Napoléon n'invente rien. Dans une perspective politique de renforcement du pouvoir royal, le *Te Deum* était déjà passé, plus de deux cents ans auparavant, du champ de bataille à toutes les paroisses de France. Si en 1429 il n'est chanté qu'à Orléans, deux siècles plus tard sur le champ de bataille de Rocroi le grand Condé « rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait [puis] toute la France suivit » rappelle Bossuet dans l'oraison funèbre du grand capitaine.

Toute la France suivit: la précision est capitale. Comme l'explique l'historien Joël Cornette, le *Te Deum* est alors devenu un « facteur d'unité et d'unanimité » en permettant de manifester, partout et au même moment, la puissance royale sur toute l'étendue du royaume¹. Le *Te Deum* fait figure de compte-rendu de bataille. Le curé en chaire lit une lettre donnant quelques informations rudimentaires mais concrètes sur la bataille. Qui a été battu, où, dans quelles circonstances. Ce glorieux compte-rendu va également circuler, sous la forme d'un petit récit, de villages en villages via les colporteurs ou en villes, à la boutique du libraire².

Chanter partout en même temps le *Te Deum* de la victoire illustre une caractéristique fondamentale de la gloire: elle s'acquiert, elle se célèbre, elle se transmet. L'action est nécessaire pour la faire naître; il faut ensuite donner de la valeur à cette action; cette valeur doit enfin être connue et reconnue. Cette manière de raconter l'évènement, de l'héroïser, d'en faire un récit ou encore un roman participent à la naissance d'une nation. Louis-Philippe l'avait en tête quand il entreprit de faire du château de Versailles un musée dédié « à toutes les gloires de la France » et Renan le théoriserait plus tard dans son fameux discours *Qu'est-ce qu'une nation?*: un passé héroïque, des grands hommes et la gloire participent au capital social sur lequel repose l'idée nationale.

Il se trouve qu'une longue et particulière histoire de France a donné à la gloire une véritable esthétique nationale. En France, les acteurs de la gloire – ceux qui l'acquièrent, ceux qui la chantent, ceux qui l'écoutent – accordent une place essentielle à la bataille. Le culte de la bravoure et le goût de l'action lui sont essentiels et font ainsi partie de la longue

1 Joël CORNETTE, *Le roi de guerre, essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Payot & Rivages, 2010, p. 267-274.

2 *Ibid.*, p. 271.

histoire des armes françaises tout comme certains défauts ou stéréotypes où la frontière est mince entre gloire... et vaine gloire.

Gilles Malvaux: officier de la Marine. Dernier ouvrage paru: Pour qui sonne la gloire, Paris, éd. Équateurs, 2022. Le présent article reprend des éléments de cet ouvrage.

RÉSUMÉ

L'article met en lien gloire spirituelle et gloire temporelle à travers l'exemple historique significatif du *Te Deum*. À la fois intercession et gratitude pour la victoire par la louange de la puissance divine, l'hymne révèle le besoin pour le politique d'entretenir la gloire, aussi avec ce qu'elle contient de spirituel. On montre alors que la gloire est un signe essentiel et une reconnaissance de la valeur des actes éminents de l'homme.